

André Langevin, Pierre Gélinas

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2009). André Langevin, Pierre Gélinas. *Lettres québécoises*, (134), 63–63.

LA « PEUR BLEUE » D'ANDRÉ LANGEVIN

À l'automne 1975, le romancier André Langevin, qui vient de nous quitter, avait reçu le Grand Prix littéraire de *La Presse*, créé par Roger Lemelin. Invité au banquet en son honneur par l'éditeur de *La Presse*, j'ai eu l'occasion — rare — de réaliser un entretien avec le romancier de *Poussière sur la ville*, de *L'élan d'Amérique* et de *Une chaîne dans le parc*. Sachant qu'André Langevin était un homme plutôt solitaire et même sauvage, n'accordant jamais d'entrevue, Roger Lemelin toucha un mot en ma faveur à son ami et Langevin accepta de m'accorder un entretien sur son œuvre et sur le projet collectif québécois, qu'il estimait « en danger depuis l'échec de la Révolution tranquille ». Le romancier m'a raconté sa « peur bleue » que le Québec ne réussisse pas à « se définir à temps un modèle culturel propre et viable ». Car, pour lui, « rien ne sert de vouloir l'indépendance si on ne lui trouve pas un contenu, une identité ». J'ai repris une grande partie de cet entretien dans mon récit *La main ouverte*, publié à l'Hexagone en 1996.



ANDRÉ LANGEVIN

Les deux derniers romans d'André Langevin, *L'élan d'Amérique* (1972) et *Une chaîne dans le parc* (1974), nous proposent les thématiques du pays perdu et de l'enfance retrouvée. Ils prolongent une œuvre dont les personnages témoignent de la solitude de l'homme québécois et d'un entêtement à ne pas mourir. Les personnages de Langevin sont des « dominés » qui refusent toujours de céder, qui veulent s'emparer de leur destin, entre l'enfance et la mort. « Rien n'est jamais perdu, au niveau de l'individu. Il peut toujours signer son destin, me dit Langevin. Pour les collectivités, c'est autre chose. Surtout si elles sont aussi fragiles que la nôtre. Des erreurs qui ne seraient pas coûteuses chez d'autres peuples peuvent nous être fatales. »

Une de nos erreurs aura été la « dévaluation du langage, résultat du terrorisme de toute une génération d'écrivains et d'écrivains qui a exercé pendant des années et qui a complètement perverti une génération entière d'enseignants et d'enfants ». « Ce terrorisme, m'explique Langevin, a été repris par la télévision, les spectacles, le cinéma : il s'est alors créé une espèce de conformisme du mal-parler qui fait que les gens pratiquent un langage qui n'était pas le leur et qui est né du *joual*, épiphénomène exclusivement montréalais imposé au Québec tout entier. »

« Je me demande s'il est possible, d'ici quelques années, ajoute l'écrivain, de redonner au langage sa possibilité de communication avec le monde extérieur et de le refaire porteur de valeurs en soi. Il faut redonner son contenu au langage. Il serait absurde de défendre un langage, en Amérique du Nord, qui ne porte pas de valeurs. La situation est tragique. Je ne vois aucune valeur, à l'exception de la langue, qui soit capable de mobiliser la majorité des Québécois. »

Pour André Langevin, la démobilitation du langage entraîne tout le reste. Il suffit de regarder la vie des francophones de la Nouvelle-Angleterre et des provinces de l'Ouest canadien. Là, des individus dont le langage a été dévalué ne se possèdent plus eux-mêmes. C'est peut-être ce qui attend les Québécois.

« Quand je vois ce qui se passe ici et que je regarde ce musée de l'avenir, qui est si près de nous depuis toujours, j'ai une peur bleue. Je trouve qu'on gaspille un temps et des ressources énormes quand les délais nous sont comptés. La faillite ou l'échec de la Révolution tranquille a de fortes chances d'avoir été le dernier sursaut d'une mobilisation possible du Québec. Parce que les autres combats à venir se situent fatalement à une autre échelle, hors frontières, au sein de l'humanité tout entière : la distribution et l'épuisement des ressources sont des problèmes qui vont nous dépasser et nous faire oublier celui de la langue du Québec. Je ne suis ni indépendantiste ni fédéraliste, pour l'instant, mais je suis d'accord avec René Lévesque quand il proclame l'urgence de l'indépendance. »

« Mais l'indépendance pour quoi faire ? L'indépendance pour l'indépendance, moi, ça ne me dit strictement rien. On a les ressources matérielles suffisantes pour vivre le modèle américain, comme tous les anglophones. Mais a-t-on les ressources humaines suffisantes pour vivre un modèle québécois qui, à ma connaissance, reste à définir ? »

« L'indépendance n'est pas un modèle de vie, mais une structure. J'attends qu'on me définisse un modèle de vie acceptable par tous, qui puisse mobiliser tout le monde, conclut André Langevin. Et c'est à ceux qui militent pour l'indépendance de le définir. C'est à eux de donner un contenu à leur projet d'indépendance. »

Jean Royer, poète et essayiste

DÉCÈS DE L'ÉCRIVAIN PIERRE GÉLINAS

Le 19 janvier dernier est survenu le décès de l'écrivain Pierre Gélinas. Occulté par le monde littéraire depuis de nombreuses années, il avait reçu le Prix du Cercle du livre de France en 1959 pour *Les vivants, les morts et les autres*, son premier roman. Selon le professeur Jacques Pelletier, de l'UQÀM, ce roman rendait compte de « l'effervescence syndicale et politique qui caractérise les dernières années du régime duplessiste ». L'écrivain a publié un second roman, *L'or des Indes*, et, trente ans plus tard, la suite romanesque *Saisons*.

Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script
enr.

5193, rue Jacques-Parlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca